

merveilleusement de trouver gens qui parlent grec, ce seront des auditeurs auxquels il pourra lire ses histoires; aussi répond-il par le vers d'Homère :

D'Ilion jusqu'ici les vents m'ont entraîné.

Il aurait pu ajouter le suivant, qui est tout aussi bien d'Homère, et qui eût été plus vrai :

J'ai massacré le peuple et ruiné la ville.

Hercule, qui n'est pas fin, allait le croire, si la Fièvre n'eût été là, c'était la seule divinité qui eût assez aimé Claude pour venir avec lui; toutes les autres étaient restées à Rome. — « Cet homme, reprit-elle, ne dit que mensonges; il n'est citoyen que par la grâce de Munatius » (Munatius Plancus, qui avait fondé Lyon). « Aussi, en « vrai Gaulois, a-t-il bouleversé Rome. Je te le garantis « pour un homme né à Lyon; et toi, qui as plus che- « miné que ne fit jamais un voiturin avec ses mules, tu « dois savoir où est Lyon, et qu'il y a loin du Rhône au « Simois. »

« Claude prend feu, et, en guise de réponse, se met à grommeler le plus fort qu'il peut; il fait signe qu'il faut couper la tête à la Fièvre, c'est le seul geste que sa main puisse faire sans broncher. Mais vous l'eussiez cru au milieu de ses affranchis, tant on prenait peu souci de ce qu'il disait. — « Écoute, reprend Hercule, et ne barguigne « plus; ici, où tu es, ce n'est plus comme à Rome. Parle- « moi vite et vrai, ou je te secoue si bien, qu'enfin il tom- « bera de toi autre chose que des sottises. »

« Cet air de fermeté fit passer à Claude le goût des fadaïses; il comprit que, si à Rome il était sans égal, il n'avait plus ici le même crédit. Le coq (le Gaulois) n'est

puissant que sur son fumier. Autant qu'on put le comprendre, voilà ce qu'il eut l'air de dire : — « Vaillant Hercule, j'ai toujours compté sur ton appui auprès des autres dieux : et, si on m'eût obligé à me recommander « de quelqu'un, je t'aurais nommé. Tu dois me connaître; « tu m'as vu, si tu prends la peine de t'en souvenir, aux « portes de ton temple, rendant la justice, dans les mois « de juillet et d'août. Tu sais combien de tribulations j'ai « endurées là, à écouter les avocats; mieux eût valu net- « toyer les étables d'Augias; j'ai balayé plus de fumier « que toi..... »

« On discute ensuite au ciel sur l'admission de Claude. « — Quel dieu en ferons-nous? Un dieu d'Épicure, le dieu « qui ne se mêle de rien et n'ordonne rien? — Le dieu des « stoiciens plutôt, qui n'est qu'une boule, comme Varron « l'a dit; qui n'a ni cœur, ni tête, ni pieds? — Que ne se « recommandait-il de Saturne, lui qui faisait toute l'année « les saturnales..... »

« Le sénat de l'Olympe crie, claboude en désordre. Jupiter se fâche : « Pères conscrits, dieu, homme ou bête, que pensera de nous ce personnage? »

« Claude se retire : on va aux opinions.

« Janus, consul désigné, habile homme qui voit par derrière et par devant, parle le premier, disertement, mais si vite que le sténographe n'a pu le suivre : « La divi- « nité, autrefois, ne se donnait pas au hasard, c'était une « grande affaire que d'être dieu. Ainsi, pour poser une « question de principe et non de personne, je demande « que nul ne soit reçu dieu désormais de ceux qui man- « gent les fruits de la terre. Quel que soit le dieu qui aura « été fabriqué, peint, ciselé, sculpté, contrairement au « présent sénatus-consulte, il sera livré aux farfadets, et,

« aux premiers jeux de l'amphithéâtre, battu de la fêrule
« par les gladiateurs. »

« Après lui, parle un autre dieu, le second consul désigné, pauvre petit argentier qui faisait la banque sous Claude et gagnait sa vie à vendre la bourgeoisie romaine. Hercule s'approche de lui, lui touche le bout de l'oreille; aussi, bien averti qu'il est, opine-t-il en faveur de Claude : « Comme celui-ci est parent du dieu Auguste; comme il « est petit-fils de Livie, que, lui-même, il a faite déesse; « comme il les surpasse, eux et tous les mortels, par sa sagesse; je suis d'avis qu'à partir de ce jour Claude soit « dieu sur le pied des dieux les plus favorisés, et qu'on « ajoute sa déification aux *Métamorphoses* d'Ovide. »

« Les avis se partageaient; Hercule, battant le fer pendant qu'il était chaud, allait et venait d'un banc à un autre : « Ne me faites pas de tort, c'est une affaire dont « j'ai fait la mienne; une autre fois je vous rendrai pareil « service; une main lave l'autre. » On penchait pour Claude. Mais le dieu Auguste prit la parole : « Pères conscrits, je vous prends à témoin que, depuis que je suis « dieu, je n'ai pas prononcé une parole; mais, je ne puis « aujourd'hui taire ma pensée, et contenir une douleur « que la honte augmente. Voilà donc pourquoi j'ai donné « la paix à la terre et à l'océan! pourquoi j'ai apaisé les « guerres civiles! pourquoi j'ai affermi Rome par mes « lois! pourquoi je l'ai embellie de mes monuments! Les « paroles me manquent, pères conscrits; il n'en est pas « qui puisse suffire à mon indignation... Cet homme, qui « ne semblait pas digne d'éveiller une mouche, tuait les « hommes comme un chien mange les entrailles des victimes. Ce malheureux que vous voyez, caché autrefois « sous l'ombre de ma puissance, a reconnu mes bienfaits

« en faisant périr mon arrière-petit-fils Silanus, les deux « Julies, mes arrière-petites-filles. Vois, Jupiter, cet homme « doit-il entrer parmi nous? Dis-moi, dieu Claudius, quand « tu as fait périr tant d'hommes et de femmes, en as-tu entendu un seul? As-tu débattu une seule cause? Est-ce ainsi « que l'on condamne? Non, pas au ciel du moins : Jupiter, « qui règne depuis tant d'années, n'a jamais fait que casser la jambe à Vulcain,

« Qu'il saisit par un pied et lança de l'Olympe,

« comme dit Homère. Irrité contre sa femme, il l'a pendue, une enclume aux pieds; il ne l'a pas tuée. N'as-tu pas fait mourir Messaline, ma petite-nièce? — Tu n'en sais rien, dis-tu? — Les dieux te maudissent; il est plus honteux encore de ne pas le savoir que de l'avoir fait. « Voyez comme il a bien imité Caligula! Caligula a tué son beau-père; Claude a tué son beau-père et son gendre. « Caligula avait ôté à Pompée le surnom de grand; Claude le lui rend et le fait mourir. Dans la même famille, il a tué Crassus, Pompée, Scribonia, Tristionia, Assarion, tous nobles gens, et Crassus assez sot pour pouvoir devenir empereur à son tour. Voyez le monstrueux personnage que vous allez admettre parmi les dieux! Voyez ce corps pétri de la main d'un mauvais génie! Qu'il dise seulement trois mots sans bégayer, et je suis son esclave! Qui adorera un tel dieu? Qui pourra croire en lui? Vous croira-t-on dieux encore, si vous faites des dieux pareils? En un mot, pères conscrits, si je me suis conduit honnêtement parmi vous, si je n'ai jamais répandu brusquement à personne, vengez les injures de ma race. Et j'opine ainsi (il lut sur ses tablettes) : « At-tendu que Claudius a tué son beau-père Silanus, ses

« deux gendres Pompée et Silanus, le beau-père de sa fille, « Crassus, honnête personnage et qui lui ressemblait « comme un œuf à un autre, Scribonia la belle-mère de sa « fille, Messaline sa femme, et d'autres qu'on ne peut « compter; je propose qu'il soit exclu de l'office de juge, « déporté au plus tôt, et qu'on lui donne trente jours pour « quitter le ciel, trois pour sortir de l'Olympe. » — Le sénat vota pour cet avis.

« Mercure prend Claude à la gorge et le mène aux enfers. En passant à Rome, par la voie sacrée : — Quelle est cette pompe ? demanda Mercure. C'étaient les funérailles de Claude. Magnifiques obsèques, en vérité, riches et somptueuses : aussi était-ce un dieu qu'on enterrait. Tant de cors, tant de trompettes, tant de foule, tant de bruit, que Claude même en entendit quelque chose. Tous, la joie au visage; le peuple romain allait et venait comme émancipé d'hier. Agathon et quelques avocats pleuraient dans un coin, non comme des pleureurs gagés, mais pour tout de bon. Les jurisconsultes sortaient des ténèbres, maigres, pâles, ayant à peine le souffle, véritables ressuscités. « Je vous l'avais toujours prédit, disait l'un d'eux aux avocats qui causaient tête basse et déploraient leur sort, les saturnales devaient tôt ou tard finir. »

« Claude, se voyant enterrer, commença à comprendre qu'il était mort; car, sur une mélodie lamentable, on chantait à grand renfort de voix :

« Répandez des larmes, poussez des soupirs, jouez la « douleur.

« Que vos tristes plaintes troublent le Forum; car il est « tombé.

« Cet homme au grand cœur, qui n'eut pas au monde « son pareil en gloire...

« Pleurez ce grand homme, qui, mieux que tout autre, « jugea les procès.

« N'entendant jamais qu'un seul des plaideurs, et plus « d'une fois n'entendant personne.

« Et quel autre juge, douze mois durant, tiendra l'au- « dience ?

« L'antique souverain de la Crète aux cent villes quit- « tera son siège,

« Et laissera Claude rendre la justice au peuple des « ombres.

« A grands coups de poing, frappez vos poitrines, pau- « vres avocats,

« Espèce vénale ! Pleurez, ô poètes, et vous plus encore, « De qui la fortune s'est promptement faite au bruit des « cornets. »

« Claude était ravi d'entendre son éloge, et ne deman- « dait pas mieux que d'en voir davantage. Mais Talthybius, le messager des dieux, le saisit, lui jette un voile sur la tête, et, passant entre le Tibre et la *Via Recta*, le mène aux enfers. Narcisse, le maître de son maître, qui avait pris un chemin plus court, arrive au-devant de son patron, frais et paré comme un homme qui vient des bains. « Que vient faire un dieu chez les hommes ? » — « Dépêche-toi, lui dit Mercure, annonce-nous. » La route qui mène aux enfers est une pente douce. Narcisse, tout goutteux qu'il est, est bientôt aux portes de Pluton. Il crie à haute voix : « Voici venir Claudius César ! » Aussitôt une foule s'avance en chantant : « Il est retrouvé, réjouissons-nous ! » C'étaient Silius, Trallus, tous les proscrits de Claude; Polybe, Myron, ses affranchis, qu'il avait envoyés en avant pour le dignement recevoir; ses deux préfets du prétoire, ses amis, ses deux nièces, son gendre, son beau-père, toute sa fa-

mille. Claude, en les voyant, s'écrie avec le poète : « Tout est plein d'amis ? Mais, comment êtes-vous ici ? dites-moi. — Malheureux, lui dit Pompée, assassin de tes amis, qui nous envoya ici-bas, si ce n'est toi ? Nous sommes nombreux comme le sable de la mer. Mais arrête, viens devant le juge. » Claude regarde, cherche un avocat. P. Pétronius, son ancien commensal, qui parle avec faconde la langue de Claude, se présente pour le défendre. Éaque, le juge des enfers, refuse de l'écouter, n'entend que l'accusateur, et condamne Claude en vertu de la loi Cornélia contre les assassins. Ce n'était que justice ; mais le procédé parut inouï. Claude seul le trouva dur, non pas nouveau. On discute sur la peine ; on veut que Claude remplace Sisyphe auprès de son rocher, ou Ixion sur sa roue ; mais ces vétérans de l'enfer n'ont pas encore gagné leur retraite. Éaque condamne Claude à jouer aux dés avec un cornet sans fond. Claude secoue son cornet, les dés lui échappent, les dés lui passent entre les doigts ; le pauvre homme n'y peut rien comprendre. Survient Caligula, qui jure que Claude est son esclave ; des témoins affirment, en effet que Caligula l'a battu, fouetté, souffleté ; on l'adjuge à Caligula, qui le passe à son affranchi Ménandre ; Ménandre, qui a beaucoup de procès à juger, en fait son assesseur. »

Telle est cette facétie du philosophe. Diderot, qui, je ne sais pourquoi, avait pris Sénèque pour son héros, est fort vexé du rapprochement de cette facétie avec la *Consolation à Polybe*. Cela le trouble beaucoup, et il donne vingt raisons au lieu d'une bonne pour sauver l'honneur de son philosophe. Juste Lipse aussi voudrait bien nier que la *Consolation* fût de Sénèque, mais il ne le peut. Honte ! honte ! s'écrie-t-il, que ces louanges adressées à un valet !

Mais ceci est l'affaire de Sénèque et des admirateurs de Sénèque.

Finissons-en sur Claude. N'est-il pas curieux que l'empire subisse tour à tour un Caligula qui se moque de tout, et un Claude dont tout le monde se moque ? N'est-il pas horrible de penser ce que pouvait être ce pouvoir sanguinaire des empereurs, gaspillé et disputé comme il l'était alors entre femmes, eunuques et valets ; chacun tirant ce qu'il voulait de ce monarque imbécile, qui une grâce, qui un exil, qui de l'argent, qui un supplice ; les homicides vendus sur la place comme tous les autres avantages du pouvoir¹ ; tous ces gens en crédit se passant, à charge de revanche, le glaive du centurion ou le poison de Locuste : ces échanges d'hommes à tuer, ce trafic du pouvoir qui n'était prisé que comme le droit de faire mourir ? Ce que je remarque, c'est que, sous ce règne, l'exécution légale se confond tout à fait avec l'assassinat : selon les circonstances, on envoie le délateur ou le sicaire ; on invite poliment les gens à se tuer, ou bien on les fait souper de la délicieuse cuisine du prince. Si on est César ou Messaline, on tourne nonchalamment sa tête vers le centurion de garde, et on lui dit : « Allez tuer cet homme. » Si on est affranchi et affranchi timide, on va trouver la vieille Locuste, qui, pour montrer sa loyauté, essaie devant vous ses drogues sur un esclave. Je ne parle pas des mœurs, je n'en

1. Libertis uxorisque addictus, non principem se, sed ministrum egit, compendio cujusque horum vel etiam studio ac libidine, honores, exercitus, impunitates, supplicia largitus est, et quidem insciens, plerumque et ignarus. Suet., 29. Et Dion, LX : « Messaline et les affranchis vendaient sur la place non-seulement le droit de cité, non-seulement les charges, les commandements d'armée, les préfectures, mais tout au monde, jusqu'au point d'éloigner du marché toute autre marchandise que les leurs ; Claude fut obligé de rassembler le peuple au Champ de Mars et de fixer là, du haut de son tribunal, le prix des marchandises. »

dis pas la moitié de ce que dit l'histoire, et il me semble que j'en dis trop : mais le désordre des mœurs se laisserait presque oublier auprès de cette facilité, de cette naïveté du meurtre. Pensez seulement quelle devait être, en présence de pareils crimes chez les puissants, la moralité du peuple, et comment cet univers, si soumis et si docile, devait envier et, quand il le pouvait, imiter les vengeances de ses maîtres. L'assassinat commis au nom du pouvoir est plus que le meurtre d'un homme : c'est une invitation publique à tous les crimes.

Et cependant cette époque, selon l'infailible loi du progrès, d'après la marche du temps, la diffusion des lumières, l'unité politique des peuples, la communication plus prompte entre les hommes, devait être la plus parfaite de l'antiquité : toute l'antiquité aboutissait là. Qui sépare donc l'antiquité de nous ? où fut sa faiblesse ? où est notre force ? Nous sommes gâtés par notre bonheur ; nous ne nous figurons pas qu'il ait manqué à personne : nous nous forgeons une idéale et mensongère antiquité, plutôt que de la voir privée des biens qui nous semblent communs à tous, comme l'air et le jour. Ingrats et indifférents que nous sommes, nous ne savons ni plaindre ceux qui en furent privés, ni rendre grâce à qui nous les devons !

NÉRON

§ 1^{er}. — NÉRON ET SA FAMILLE.

L'empire était constitué. Il n'est pas d'État dans le monde qui n'ait sa charte, plus réelle et plus sérieuse que ne sont les chartes votées, scellées et imprimées. Dans la charte impériale, chacun avait écrit son mot : Auguste, la concentration des pouvoirs républicains sur la tête du prince ; Tibère, la puissance des délateurs ; Caligula, celle des prétoriens ; Claude, celle des affranchis. Ainsi, la personnalité colossale des Césars avait autour d'elle, et ses électeurs en cuirasse et en bottes d'acier, qui avaient puissance pour la créer, et ses espions qui avaient mission pour la soutenir, et ses courtisans-valets dont la charge était de vouloir à sa place. La charte était écrite jusqu'au bout, les pouvoirs publics étaient au complet.

Aussi avais-je hâte d'arriver à Néron. C'est là le type de l'empereur romain ; c'est au plus haut point cette toute-puissance du mal, ce mépris de l'humanité hors de soi et cette idolâtrie de l'humanité en soi-même, cette aspiration gigantesque et folle vers toute chose surhumaine, cette lutte contre Dieu ; c'est au plus haut point aussi cet imminent péril, cette indicible fragilité du pouvoir ; cette sur-exaltation de l'individu humain, si colossale et si précaire. Ce Nabuchodonosor qu'on appelle l'empereur romain ne